

LÉGENDE NORMANDE

Ils sont rares à présent les touristes qui ont effectué cet adorable voyage de Paris au Havre par la Seine. S'il ne possède pas les sévères beautés du père Rhin, notre fleuve a des aspects aussi variés qu'enchantés et qui valent bien les monts sourcilleux et les "burgs" rébarbatifs de celui qui devrait être et qui fut la limite naturelle de la France.

Autrefois, la Compagnie des bateaux à vapeur réunis, les "Dorades" et les "Etoiles", faisait un service régulier entre Paris, Rouen, le Havre et Londres. On se rendait, par le chemin de fer, de Paris au Pecq ou à Maisons, où l'on s'embarquait sur des paquebots assez confortables.

De ces deux points jusqu'à Rouen la navigation est charmante : Poissy, Triel, Meulan, Mantes la Jolie, Rosny, la Roche-Guyon, Vernon, les Andelys, sont les plus agréables stations de ce parcours jusqu'à Amfreville-sous-les-Monts, où nous nous arrêterons.

Au confluent de la Seine et de l'Andelle, dans le fond d'un vallon ravissant, coupé de cultures fertiles, et semé de villages pittoresques, parmi lesquels se distinguent les jolies fabriques d'Amfreville, s'élèvent deux collines jumelles, d'où l'on jouit d'un des plus beaux points de vue de la Normandie.

La plus élevée de ces deux collines a reçu le nom de "Côte des Deux-Amants", d'une ancienne légende, qui doit remonter aux premiers temps du Moyen-Age et qui s'est, comme toutes les légendes, transmise par la tradition.

Cette tradition rapporte donc que, sur le revers du coteau où s'étendent aujourd'hui les champs et les vergers de la commune d'Amfreville, s'élevaient les puissantes murailles d'un château, dont les ruines mêmes, comme celles de Troie, ont disparu.

Ce château a-t-il existé autre part que dans l'imagination des habitants ? On pourrait le supposer, car, à certaines places, le sol, comme on dit là-bas, sonne creux, et la charrue, en retournant profondément la terre, ramène quelquefois à la surface des pierres, ou des fragments de pierre, qui ont évidemment été travaillées.

En ce château, donc, chimérique ou réel, disparu dans quelque tourment, par la main des hommes ou le feu du ciel, vivait un de ces seigneurs féodaux, burgraves de la Seine, despotes au petit pied, passant leur temps à chasser les fauves ou à guerroyer entre voisins, lorsqu'ils ne s'unissaient point pour molester les pauvres trafiquants voyageant par caravanes, et dont les marchandises précieuses devenaient leur butin.

C'était ce qu'on est convenu d'appeler le bon temps.

Ce seigneur, auquel les paysans donnent le nom de baron d'Amfreville, menait une vie fastueuse et se montrait un véritable tyran, non seulement envers les serfs attachés à la glèbe et à l'égard de la gent taillade et corvéable, mais encore pour sa famille. Sa femme était morte encore jeune, étiolée par une longue éaustration entre les murailles de ce castel, et peut-être aussi alanguie par les procédés tyranniques de son époux.

Quoi qu'il en fût, le baron parut très affecté de la mort de sa femme ; il lui fit faire des obsèques magnifiques et porta son deuil deux années entières.

Cependant, à partir de son veuvage, son caractère parut s'adoucir, et il reporta sa prédilection sur sa fille, Loïse, dont la naissante beauté rappelait d'une manière frappante les traits de la défunte.

Son maître mire — ainsi nommait-on les médecins d'alors — lui ayant persuadé que la jeune fille avait besoin du grand air et de l'exercice qui avaient manqué à sa mère, qu'elle était en l'âge de la croissance où, comme la plante, la femme cherche les baisers du soleil pour acquérir son développement, le baron lui donna à Loïse d'une haquenée barbe, blanche comme la neige, et qui marchait l'amble comme les mules d'Espagne.

Chaque jour, monté sur un palefroi à la robe entièrement noire, suivi de son écuyer et de ses pages, il accompagnait sa fille dans ses promena-

ville, eut une idée qui ne pouvait jaillir que d'un esprit aussi bizarre que le sien.

Au premier qui se présenta :

"Je veux bien vous donner ma fille, mais c'est à une condition.

— Parlez, seigneur baron, quelle qu'elle soit, je m'y soumetts.

— Eh bien, reprit le baron, comme je veux être certain que celui à qui je confierai ce précieux dépôt sera en état de le défendre et au besoin de le sauver, si vous voulez le conquérir, il faut que vous portiez ma fille du pied de la côte que voici à son sommet."

Et du doigt il désigna la plus haute des deux collines.

Le gentilhomme accepta l'épreuve, mais au premier tiers de l'ascension, bien qu'il fût jeune et vigoureux, il dut poser à terre son précieux fardeau.

Le baron témoigna des regrets hypocrites et garda sa fille.



D'UN PAS LENT ET RÉGULIER, IL COMMENCE À GRAVIR LE SENTIER RAPIDE

des autour d'Amfreville, dirigées tantôt en amont, tantôt en aval du fleuve.

La jeune personne y prenait un plaisir extrême, et son plus doux plaisir, malgré les représentations de son père, était de vider son escarcelle dans les mains des pauvres pèlerins qu'elle rencontrait. Elle visitait les malades, les miséreux, les consolait, les assistait, si bien que son nom fut béni dans toute la contrée, de même que celui du baron était universellement acclamé.

Croissant en grâce et en beauté, elle devint bientôt le point de mire des nobles seigneurs des environs, qui recherchèrent sa main.

Le baron d'Amfreville, qui paraissait peu soucieux de se séparer de sa fille, avait beau les éloigner sous le prétexte que sa fille était trop jeune pour songer au mariage, il vint un moment où Loïse, devenue une belle et robuste fille, cette excuse ne fut plus de saison.

C'est alors que ce père égoïste, qui recherchait plutôt sa propre satisfaction que le bonheur de sa

Plusieurs champions se présentèrent ensuite, qui n'obtinrent pas un meilleur succès ; aussi, les prétendants se découragèrent-ils, et le père de Loïse s'applaudit en secret de l'heureux effet de sa ruse.

La jeune fille, dont le cœur n'avait point encore parlé, avait vu, d'ailleurs, sans trop de déplaisir, les vaines tentatives de ses soupireux. Elle était heureuse au château, où son père, qui s'était départi en sa faveur de ses façons tyranniques, la laissait à peu près maîtresse. Or, La Fontaine l'a dit : "Ce qui plaît aux dames, c'est d'être maîtresses au logis."

Pourtant, il y avait un cœur qui battait en secret pour elle : c'était celui d'un écuyer de son père, de noble extraction, mais pauvre, et qui soupirait, n'osant se déclarer, pour un bien qu'il pensait ne devoir jamais posséder.

Raoul — tel était son nom — avait suivi, avec un intérêt dont il cachait la cause, les épreuves dont Loïse devait être le prix, et il était devenu tout pâle, le jour où un chevalier, plus robuste que ses devanciers, avait presque atteint le sommet de la côte fatale. Un soupir de soulagement était sorti de sa poitrine, lorsqu'il l'avait vu fléchir sous le poids de la belle et contraint de s'avouer vaincu.

L'écuyer, bien que svelte et la taille bien prise, avait de larges épaules et des reins d'athlète ; souvent, en luttant par façon de jeu avec les hommes d'armes, sur l'esplanade du château, il avait renversé les plus robustes.

La défaite de son rival, qui avait de si près touché la victoire, lui fit concevoir l'ambitieux dessein de tenter à son tour la fortune. Mais, trop épris pour rien laisser au hasard, il résolut de s'entraîner secrètement, afin d'arriver graduellement à la dépense de force nécessaire pour triompher de cet obstacle insurmontable pour tout autre.

Les regards que Loïse arrêtait parfois sur lui avec bienveillance, lorsqu'il manoeuvrait adroitement son destrier, l'obligeant à faire des courbettes, changements de pied, et autres exercices d'équitation où il était passé maître, l'enhardirent dans son projet.

Dans ce but, il avait noué connaissance avec une pauvre pastourelle qui paissait ses moutons en filant sa quenouille, telle jadis la benoîte Ge-